

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 37 (1949)
Heft: 153

Buchbesprechung: Comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

COMPTES RENDUS

Lettres inédites de African Spir au professeur Penjon. Neuchâtel, Editions du Griffon, 1948.

Ceux qui sont déjà familiarisés avec l'œuvre d'African Spir — qui, à tant d'égards, fait figure de précurseur — auront un plaisir particulier à méditer ces *Lettres*, dont M. Emile Bréhier relève la « densité spirituelle » (1) ; et pour ceux qui ne connaissent pas encore les ouvrages du célèbre philosophe russe, elles constituent une précieuse initiation à sa doctrine, l'une des premières « à prendre la norme comme un point de départ et non point comme une chose à expliquer et comme une réalité à réduire, qui en discerne la nature propre et positive » (2).

Comme le note M. Bréhier, la pensée de Spir a un aspect messianique qui la différencie totalement des philosophies professées à son époque aussi bien en France qu'en Allemagne : dans ce dernier pays régnait une épistémologie néokantienne qui accueillit par « un silence de mort » ses premières œuvres parues en allemand ; en France, quelles que fussent les théories adoptées : positivisme, scepticisme, ou idéalisme, les habitudes de pensée étaient trop éloignées de celles de Spir pour qu'une entente durable fût possible. Les Français concevaient que la philosophie n'allait pas sans la pratique de la discussion où les opinions les plus contradictoires pouvaient être émises. Pour Spir, au contraire, sa doctrine, qu'il a élaborée durant de longues années de réflexion solitaire et qui doit apporter aux hommes le salut, n'est pas matière à discussion ; il lui faut une adhésion totale (3).

C'est cette conception différente de la pratique philosophique qui est la cause de l'alternance d'espoir et de déception qu'African Spir éprouve à l'égard de celui qu'il considérait comme son « unique adepte » (p. 235) : Penjon. Celui-ci, précisément parce qu'il aimait et admirait Spir comme son « maître », après avoir déclaré une adhésion complète (4) à sa doctrine, s'est mis à son tour à la méditer profondément et, en vertu de cette pratique de la discussion philosophique, soumit, à ce moment-là, certaines objections à Spir qui en fut très vivement peiné (5).

Mais ce recueil de lettres est plus que le reflet des relations, déjà si intéressantes en elle-mêmes, entre Penjon et Spir. Une position philosophique,

(1) Cf. Emile BRÉHIER, *Introduction aux Lettres inédites de African Spir*, p. VII.

(2) *Ibid.*, p. XXII.

(3) *Ibid.*, *passim*.

(4) Cf. lettre 89 : « Quand je vous ai demandé, à Aoste, dans votre petite chambre d'en haut, si vous aviez des objections à faire, vous me répondîtes que non... »

(5) Voir, entre autres, lettre 91. Plus tard, d'ailleurs, Penjon adoptera fidèlement la position de Spir.

non sans analogie avec celle d'Emile Meyerson et de M. Lalande ⁽¹⁾, s'y dessine d'une manière très vivante : La norme qui est pour Spir celle de l'identité est irréductible au fait ; d'autre part, s'opposant à la norme, existe l'anormal, irrationnel qui persiste en dépit de l'effort de rationalisation de la science.

Sitôt après le Congrès de Neuchâtel, consacré au problème de la liberté, on lira avec un intérêt tout particulier cette définition de la liberté (aux yeux de Spir, pas plus qu'à ceux de M. Lalande, celle-ci n'est pure indétermination) : « L'essentiel est de comprendre qu'on n'est libre que quand on se porte au bien, parce que le bien est la fin et le but de toute activité et qu'en faisant le mal, on se met en contradiction avec soi-même » (p. 72).

Précurseur sur le plan épistémologique, Spir a posé aussi sur notre époque et sa civilisation de clairvoyants diagnostics :

« Si le désarroi des esprits, l'obnubilation des consciences, l'abandon des principes moraux et religieux venaient à se généraliser, les conséquences pourraient en devenir telles qu'on verrait finalement surgir, du sein même de la civilisation, une nouvelle et effroyable barbarie capable d'anéantir toutes les acquisitions du passé. »

« Ce qui manque à notre civilisation, c'est l'âme, l'unité spirituelle, la base. Voilà pourquoi tout y est façade et artifice ; pourquoi, malgré les progrès et les perfectionnements merveilleux qu'ils ont réalisés dans le domaine extérieur, les hommes ne sont, en général, devenus eux-mêmes ni meilleurs, ni plus heureux. Ils ont trop négligé l'essentiel : leur propre perfectionnement » (p. 223).

A. VIRIEUX-REYMOND.

J.-Claude PIGUET, *Découverte de la musique, essai sur la signification de la musique*, préface d'Etienne Souriau, Neuchâtel, Collection « Etre et penser », La Baconnière, 1948, 220 p.

L'œuvre d'art, la musique en particulier, est-elle une réalité matérielle ou spirituelle ? Est-elle un morceau de nature, comme un champ, une chute d'eau, bref, un paysage, ou est-elle une pure création de l'esprit ? Tel est le problème fondamental auquel s'attache M. J.-Claude Piguet dans son ouvrage — nous devrions dire dans sa thèse, mais ce livre en a si peu l'aspect, il est si libre d'allure, si peu entravé de références minutieuses, bien que parfaitement informé, qu'on oublie qu'il s'agit d'une thèse.

Si M. Piguet nous parle de la musique qu'il connaît bien, il ne faut pas perdre de vue que son enquête vaut pour l'art en général : « Cette esthétique n'est pas seulement une esthétique de la musique ; celle-ci a été un prétexte au développement d'une théorie générale qui puisse — au prix de quelques amendements — s'appliquer à tous les arts » (p. 200).

Nous laisserons de côté toutes les considérations musicales purement techniques que l'on trouve dans cet ouvrage pour broser à larges touches

(1) Cf. Emile BRÉHIER, *Introduction*, p. xxii-xxiii.

les conceptions philosophiques que l'auteur en dégage. Ces remarques techniques témoignent de la haute compétence musicale de M. Piguet et sont indispensables pour susciter et étayer les développements esthétiques, car, avant de se lancer en pleine spéculation, il convient d'être un technicien en quelque domaine précis, sans cela on risque de choir dans le verbalisme philosophique.

Ce qui rend la philosophie si ardue, c'est, croyons-nous, l'étrange situation de l'homme dans le monde : il se trouve placé comme à l'intersection du ciel et de la terre ; individualité lui-même, sa grandeur consiste à manifester des valeurs universelles, à se dépasser, à transformer son individualité en personnalité : « milieu entre rien et tout » a dit Pascal. L'art, qui est l'expression la plus libre et la plus spontanée de l'homme, doit porter à un haut degré la marque de cette situation ambiguë : voilà pourquoi l'esthétique est peut-être la meilleure introduction à la métaphysique.

Pour des esprits simplificateurs et portés aux extrêmes, l'œuvre d'art sera matière, ou alors elle sera création pure : réalisme ou idéalisme, pas de milieu ! M. Piguet, dédaignant la facilité des opinions extrêmes, tente de les harmoniser en traçant les linéaments d'une solution équilibrée, envisageant tous les aspects de l'œuvre d'art.

L'esthétique doit renoncer à être purement scientifique, elle doit tenir compte du rapport de l'œuvre au créateur : au lieu de travailler exclusivement sur du déterminé, elle saisira la détermination par l'artiste. En prenant pour objet la totalité du phénomène artistique, elle envisagera tour à tour la chose artistique, l'homme créateur, enfin la relation qui unit la chose à l'homme, ce qui lui permettra d'être à la fois positive et normative (p. 80).

Si une œuvre d'art se présente d'abord comme un morceau de nature, comme une réalité concrète à la signification polyvalente, elle ne saurait prendre sa signification esthétique qu'en relevant de l'ordre, de la valeur, d'une finalité interne, en un mot de l'esprit. Distinguons le créateur du spectateur-auditeur.

Le créateur élit librement une valeur esthétique, une norme, puis, à partir de cet acte libre, il en tire toutes les conséquences, il construit un système cohérent : « En affirmant sa liberté, l'esprit se lie » (p. 152). Ajoutons que ces deux actes sont complémentaires et simultanés : l'artiste saisit les conséquences en élisant la norme, le pouvoir créateur est à la fois agencement de structures et affirmation de liberté.

Cette conception échappe au double écueil du dogmatisme et de l'anarchisme. L'académisme est un dogmatisme de la technique, qui sépare la technique de l'homme et vide l'œuvre de tout élan créateur pour en faire une chose « stérile comme la mort ». Certaines œuvres de Saint-Saëns sont un exemple d'académisme que nous propose M. Piguet.

Le spectateur-auditeur passe par les mêmes phases, car il recrée en lui-même l'œuvre qui lui est offerte, pour la goûter. Il peut la juger objectivement s'il entre en communion avec l'auteur par un effort sympathique qui

lui permet de saisir les valeurs mêmes que l'auteur a choisies — sinon il la juge subjectivement, ce qui est le cas en général chez les fortes personnalités artistiques.

« Découvrir la musique, c'est partir de la matière pour arriver à l'homme, car l'art est la chose de l'homme » (p. 273).

L'ouvrage de M. Piguët, qui manifeste brillamment la double compétence du musicien et du philosophe, a le grand mérite d'instituer une recherche véritable, une dialectique vivante qui se fraie sa voie sans préjuger le but à atteindre. Aussi est-il, outre un bel exemple de probe recherche philosophique, une promesse d'œuvres futures : des problèmes métaphysiques essentiels, qui sont impliqués par la recherche esthétique, sont signalés à la fin du livre, et l'auteur a commencé à les aborder dans des articles parus depuis la publication de sa thèse ⁽¹⁾.

Maurice GEX.

P. HISSARLIAN-LAGOUTTE, *Philosophie et esthétique de l'art musical*, Lausanne, Editions M. et P. Foetisch, 1949, 150 p.

Voici un petit livre qui, d'après son auteur, doit nous livrer des connaissances « précises ». Les citations, en tout cas, ne le sont pas : aucun renvoi, aucune référence. Et il y en a beaucoup, d'aucunes, inutiles. L'autorité du professeur Cariel est-elle nécessaire pour affirmer que le « son est une sensation » ? (p. 53). En revanche, l'auteur eût pu se référer à un philosophe pour définir l'Idée platonicienne, ingénument présentée comme suit : « Aristote entend par forme ce que Platon appelait les Idées. Ainsi l'oiseau est une Idée, et tout ce qui vole a le genre et la forme d'un oiseau » (p. 83). Ainsi, par exemple, la chauve-souris...

N'insistons pas ; il vaut mieux être ignorant que trop mal renseigné. L'ignorance est riche d'un savoir vrai encore possible ; la connaissance fausse, c'est déjà un possible déchu.

Revue d'esthétique, nos 3 et 4.

Admirable fascicule 3 : Etienne Souriau étudie positivement « L'art chez les animaux », et ses conclusions sont grosses d'une métaphysique secrète. Mikel Dufrenne, profond et suggestif, estime que la littérature n'est possible qu'éclairée par une philosophie. F. Mirabent (« Emotion et compréhension dans l'expérience du beau »), B. de Rothschild (« L'emploi du mot *timing* ; essai sur le rythme ») apportent leurs contributions à ce numéro, sans compter les notes, renseignements, analyses, comptes rendus, etc. toujours instructifs pour qui s'intéresse à la vie de l'esthétique en France contemporaine.

⁽¹⁾ *Etre et valeur en esthétique. Attitudes réaliste et idéaliste*, « *Studia philosophica* », 1948. — *Art et philosophie*, « Hommage à Henri Miéville », Lausanne. La Concorde, 1948. — *Liberté et normes artistiques*, « La Liberté », La Baconnière, 1949.

R. Bayer, dans le fascicule 4, analyse finement le comique, défini comme une poésie des jugements, et l'humour, comme du comique intellectuel plaqué sur du sensible par l'intermédiaire d'un tempérament (généralement lunaire). M. Bémol, auteur d'une thèse récente sur Valéry, tente de résoudre l'antinomie chez cet auteur, lequel déclare l'esthétique impossible et vaine (les artistes suffisent), mais propose cependant une « poésie ». En plus, des articles de P. Francastel (« Espace génétique et espace plastique »), N. Ivanof (« Remarques sur Marsile Ficin ») et L. Krestovsky (« Le drame du beau »).

J.-Cl. PIGUET.

Fritz MEDICUS, *Vom Wahren, Guten und Schönen*. Kulturphilosophische Abhandlungen. Erlenbach-Zurich. Eugen Rentsch Verlag, 1943, 160 p.

Ce n'est pas un traité suivi que M. Medicus nous présente, mais six études séparées, dont la plus ancienne remonte à 1918. Cependant, ces différents travaux sont tous centrés sur le problème des valeurs, considérées surtout dans leur rapport avec le temps.

Comme l'avait déjà vu Schelling (p. 83-84) — avant Bergson (p. 101-102) — le temps du devenir historique (individuel ou social) n'est pas le temps du physicien, la forme *a priori* dans laquelle nous percevons tous les phénomènes : ce qui caractérise le devenir humain, c'est la décision sans cesse renouvelée d'un esprit libre de s'élever au-dessus de ce qui le lie en le constituant comme passé ; par là même, il se pose comme vivant dans un présent, aux exigences duquel il devra répondre par une libre décision. C'est ici qu'interviendront les valeurs, car ce sont elles qui donneront une certaine forme à sa réponse.

Seulement, chaque présent est unique, avec ses exigences particulières auxquelles seule une réponse particulière pourra satisfaire. Par conséquent, les valeurs se manifesteront à l'esprit chaque fois sous une forme propre, correspondant aux exigences de ce présent unique dans lequel il est appelé à prendre les décisions par lesquelles il affirmera sa liberté face au monde de la nature. Considérons par exemple le Vrai : il se manifestera sous forme de vérités qui porteront la marque de leur époque, et cela qu'il s'agisse de connaissance historique (II, p. 30-61) ou scientifique (I, p. 9-29) ; l'historien saisit toujours le passé selon les perspectives de son époque, il lui pose les questions déterminées par la structure propre du présent dans lequel il vit, et en reçoit des réponses conditionnées par ces questions particulières ; les vérités scientifiques sont soumises à un perspectivisme analogue : elles doivent satisfaire à un certain ensemble de connaissances correspondant à un certain degré de culture d'une époque donnée, mais changent quand survient une époque nouvelle. Les mêmes remarques valent aussi pour les valeurs morales (III et IV, p. 62-72, 73-102) : chaque temps a ses exigences morales propres ; pour y répondre, il faut parfois se détacher de la tradition en la constituant comme passé définitif. Le problème esthétique, enfin,

nous mène aux mêmes conclusions (V et VI, p. 103-133, 134-158) : l'art doit s'efforcer de trouver et de réaliser la forme de beauté que réclame son époque.

Les valeurs ne sont donc pas des sortes d'idées platoniciennes, intemporelles, sans liaison avec le devenir historique (*zeitlos, geschichtslos*) ; elles entretiennent au contraire des rapports étroits avec le temps. Toutefois, M. Medicus ne tombe pas dans le relativisme absolu : loin d'être un produit de l'évolution historique, les valeurs sont au contraire des puissances qui la dirigent ; se réalisant à chaque époque sous des formes concrètes, elles s'en détachent ensuite pour de nouvelles incarnations correspondant à une nouvelle époque : « ce sont des puissances supra-temporelles, supra-historiques (*überzeitlich, übergeschichtlich*) » (p. 8).

M. Medicus, on le voit, ne manque pas d'insister sur la transcendance des valeurs. Sur ce point toutefois, ses vues mériteraient d'être plus longuement développées ; telle qu'il nous la présente, cette notion du supra-historique ne nous paraît pas toujours suffisante pour éviter un relativisme dans lequel les valeurs risquent de sombrer, peut-être pour avoir été trop étroitement liées au devenir historique. Cette remarque ne diminue du reste en rien l'intérêt d'un ouvrage qui place le philosophe en face des exigences de son époque et insiste, à juste titre, sur la part de libre décision, de créativité, qui intervient dans toute activité de l'esprit.

André VOELKE.

Catholicisme : hier, aujourd'hui, demain. Encyclopédie en sept volumes dirigée par G. Jacquemet, du clergé de Paris. Paris, Letouzey et Ané, 87, boulevard Raspail. (6^e fascicule.)

On est confondu devant l'effort intellectuel du catholicisme contemporain, particulièrement du catholicisme français. A côté de nombreuses revues et de collections telles que les *Etudes bibliques* auxquelles reste attaché le nom de Lagrange, on a vu paraître les grands manuels édités par Aigrain et plusieurs dictionnaires et encyclopédies qui apportent sur toutes les questions relatives à l'Eglise catholique des études approfondies faites par d'éminents spécialistes. Ces ouvrages prennent parfois des proportions gigantesques, comme le *Dictionnaire de théologie catholique* commencé il y a une cinquantaine d'années et dont on attend encore les derniers fascicules. Mais un ouvrage pareil n'est guère pratique à cause de son ampleur même ; certains articles formeraient à eux seuls un gros livre, et l'ensemble représente une centaine de volumes de quelque mille pages chacun ! On comprend que, puisant dans les trésors accumulés, Joseph Bricout et ses collaborateurs aient donné, il y a plus de vingt ans, le *Dictionnaire pratique des connaissances religieuses*. Mais déjà cet ouvrage a vieilli, et G. Jacquemet a entrepris la publication d'une nouvelle *Encyclopédie* pour donner « le maximum de substance dans le minimum de mots » et faire place aux faits et aux problèmes les plus récents. Il n'y aura « que » sept grands volumes. La

publication en sera rapide et la qualité solide, grâce à la mobilisation de toutes les ressources intellectuelles de la France catholique.

Cet immense travail collectif fera connaître avec précision les enseignements traditionnels de l'Eglise romaine, les confrontera avec les temps actuels et les appliquera aux problèmes qui attendent une solution. Dans le fascicule que nous avons sous les yeux, le P. Yves Congar nous donne, en quelques paragraphes clairs et objectifs, un récit de la vie de *Calvin* et un exposé de ses doctrines. Il se contente d'indiquer les points de conflit avec les dogmes catholiques sans s'attarder à de longues discussions. Le même auteur signe un article sur le *calvinisme* où l'on trouve un panorama historique et des statistiques récentes ; et parlant du *célibat*, il mentionne avec sympathie la communauté protestante dite « de Cluny ». Le lecteur appréciera des notices biographiques sur des contemporains tels que *Mgr Calvet* et *Alexis Carrel*, ainsi que des études sur le *capitalisme* et sur le *catholicisme social*, questions brûlantes sur lesquelles on aime à connaître les déclarations pontificales les plus importantes.

Les intellectuels catholiques nous offrent ici, avec une œuvre de qualité, un bel exemple d'effort en commun d'où l'esprit de coterie est, semble-t-il, exclu. Exemple à suivre.

V. BARONI.

Prof. Dr OSCAR CULLMANN, *Weihnachten in der alten Kirche*. Basel, Verlag H. Majer, 1947, 31 p. ⁽¹⁾

Cette étude captivante s'attache à présenter les résultats essentiels des recherches scientifiques consacrées à l'origine de la fête de Noël. Elle laisse de côté l'examen des innombrables coutumes que cet anniversaire a suscitées.

On sait que la date de la naissance de Jésus est inconnue et que les calculs auxquels se sont livrés certains chrétiens sont purement fantaisistes. L'Eglise ancienne s'est d'autant mieux accommodée de cette ignorance qu'elle faisait porter l'accent surtout sur la mort et la résurrection de Jésus-Christ.

Pourtant, à mesure que se développaient la réflexion et les débats théologiques sur la personne et l'œuvre du Christ, le fait de sa venue dans le monde prit plus d'importance. Les gnostiques d'Alexandrie, à la suite de Basilide, pensent que le Christ n'est apparu en l'homme Jésus qu'au moment du baptême, tandis que les orthodoxes estiment que Jésus est Christ dès sa naissance. Les premiers se mirent ainsi à fêter le baptême de Jésus (Epiphanie), le 6 janvier, date à laquelle les païens célébraient Dionysos et l'allongement des jours. Les orthodoxes adoptèrent cet usage, en le modifiant : le 5 janvier, ils fêtaient la naissance de Jésus et le lendemain, son baptême. La coutume est attestée, au IV^e siècle, en Egypte, en Syrie, en

⁽¹⁾ Vient de paraître la traduction de cet ouvrage, faite par A. JUNDT : *Noël dans l'Eglise ancienne*. « Cahiers de l'Actualité protestante », n° 25, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1949.

Palestine. L'accent ne porte pas sur la date exacte, mais sur le fait sotériologique : Christ, lumière de Dieu, est venu dans les ténèbres de ce monde. C'est ce qui explique qu'on pourra, sans trop de peine, déplacer la fête au 25 décembre.

Ce changement eut lieu à Rome, vers le milieu du IV^e siècle, pour les raisons suivantes : 1^o le concile de Nicée avait condamné l'adoptianisme, d'où tendance, dans l'Eglise officielle, à séparer nettement la fête de la naissance et celle du baptême ; 2^o il existait dans le mithriacisme une fête solaire fixée au 25 décembre ; pour en combattre l'emprise, l'Eglise tint à célébrer le même jour la naissance du Christ, « Soleil nouveau » ; 3^o Constantin, de tendance syncrétiste, favorisa la coïncidence. De Rome, la date du 25 décembre se répandit et s'imposa peu à peu partout, grâce aux efforts de Chrysostome, de Grégoire de Naziance, de Jérôme.

Dans ce long processus, on peut relever que le souci théologique de fêter l'incarnation domine le souci historique de la date exacte ; que la fête de Noël est une conséquence naturelle du développement de la christologie ; que les deux dates choisies furent l'une et l'autre déterminées par des considérations apologétiques.

L'étude du professeur Cullmann, claire et riche de nombreux aperçus historiques et théologiques, montre ainsi que, dans son fond, la fête de Noël n'est pas — comme on l'a dit — la transposition chrétienne d'un mythe solaire. Les évangiles déjà, en racontant la naissance de Jésus-Christ ou la venue de « la lumière du monde », préparaient l'établissement et l'extension de l'anniversaire.

Marcel JATON.

Hans Jakob RINDERKNECHT, *Tapfere Seelsorge*. Zurich, Zwingli Verlag, 1937, 47 p.

Ce n'est pas un manuel de cure d'âme qui prétendrait nous renseigner sur toutes les particularités de cette discipline. L'auteur se propose seulement de dessiner, en une rapide esquisse, les grandes lignes de cette mission auprès des âmes que Dieu donne à tous ceux (pasteurs ou laïques) qu'il appelle à cette fonction.

On peut la résumer ainsi : le directeur d'âme (ou le responsable), doit regarder la réalité de l'homme bien en face (courageusement) : corps, âme et esprit et conduire cet homme, trouvé pécheur en tout, au Christ Sauveur.

Exercer la cure d'âme, c'est donc apporter à l'homme ce témoignage de la puissance de grâce et de pardon qui est en Jésus-Christ, tel qu'il nous apparaît dans la Parole de Dieu.

L'intérêt de cette publication réside en ceci : elle émane d'un homme qui connaît la cure d'âme telle qu'on la pratique dans les *Groupes d'Oxford* (cf. p. 27 ; 39 ; etc.).

Emile DELAY.

Jakob AMSTUTZ, *Die Seelsorge Rilkes*. Bern, Haupt Verlag, 1948, 62 p. Coll. « Religiöse Gegenwartsfragen ». Heft 16/17.

Le titre *La cure d'âme de Rilke* ne manque pas de surprendre. De quoi s'agit-il ? Rilke est un poète. Si grande qu'ait été son influence, que peut bien dire un poète sur une discipline qui n'est pas la sienne ? Aussi bien se gardera-t-on de demander à Rilke une définition théologique de la cure d'âme.

Toutefois, personne ne saurait refuser à Jakob Amstutz le droit de rechercher dans la vie et dans l'œuvre du poète tout ce qui a trait au soin de son âme propre — c'est la première partie — et à celui des âmes des autres — seconde partie.

Peut-on situer l'œuvre de Rilke, vue sous l'angle de la *Cure d'âme*, dans la ligne de ceux qui l'ont considérée avant tout comme une discipline psychologique ? Sans doute, si l'on entend marquer, par là, la différence de position d'avec les théologiens chrétiens dont l'effort actuel vise à redonner à cette discipline son fondement théologique.

Seulement où commence et où finit le « psychologique », où commence et où finit le « théologique » ? Personne ne sera dupe de cette humaine distinction, pas même un Thurneysen (cf. *Die Lehre der Seelsorge*, p. 65, 66, 76ss., 121, 182ss., 191ss.) et l'on ne manquera pas de sortir de cette lecture enrichi par le constant effort de Rilke en vue d'une meilleure connaissance de soi et des autres. S'il faut savoir rétablir ou transposer en cours de lecture, on ne pourra douter de la pureté des intentions du poète qui, cherchant ce qu'il appelle aussi Dieu, le découvre en lui et autour de lui.

Emile DELAY.

Edgar HOCEDEZ, S. J., *Histoire de la théologie au XIX^e siècle*. Tome premier. Décadence et réveil de la théologie, 1800-1831. Bruxelles et Paris, Ed. universelle et Desclée de Brouwer, 1949, 269 p.

L'ouvrage que voici, dont le tome III a déjà été recensé dans cette *Revue* (1948, p. 200), est dû à la plume de M. Edgar Hocedez, professeur au Collège philosophique et théologique de Louvain. L'auteur a voulu montrer, dans ce premier volume, par quelles tribulations la théologie catholique a passé avant de retrouver le lustre qu'elle avait possédé autrefois. Comme la théologie protestante, elle avait subi le contre-coup des transformations profondes amenées dans la vie religieuse par le rationalisme du XVIII^e siècle et par la période des lumières (*Aufklärung*). Ce mouvement auquel, selon notre auteur, s'allia le jansénisme, manifesta son génie destructeur en dépouillant le dogme de son autorité, en rejetant la scolastique et en donnant une force nouvelle au gallicanisme et au fébronianisme qui voulaient, l'un et l'autre, asservir l'Eglise à l'autorité civile.

La tâche, pour la théologie, consistait à abattre le rationalisme, à repousser le jansénisme renaissant, à restaurer la foi et l'autorité du Saint-Siège. Tâche difficile, faute d'une base philosophique suffisante. Les théologiens sont

ballottés entre le semi-rationalisme insuffisant et un traditionalisme mort. Comment va s'opérer la restauration ?

C'est ce que l'auteur décrit en passant en revue les divers pays catholiques de l'Europe. Ce qu'il dit de l'Espagne, de l'Italie, de l'Angleterre ou du Portugal, sans manquer d'intérêt, est assez terne et nous paraît être une science de seconde main. Plus vivantes sont les pages où il parle de la France et de l'Allemagne.

En France, c'est le renouveau catholique provoqué par le romantisme de Chateaubriand et son *Génie du christianisme*, puis la lutte engagée par Joseph de Maistre, Louis de Bouwald et Lamennais, au début de sa carrière, en faveur de l'ultramontanisme. Sous des formes diverses, ils ont poussé au renouvellement des études théologiques.

Si les apologistes français s'attachent à humilier la raison, les défenseurs allemands de l'orthodoxie catholique s'empareront des doctrines philosophiques qui avaient acquis un si vif éclat avec Kant et les fondateurs de l'idéalisme allemand. On le voit chez Baader et chez Schelling (seconde manière). Mais c'est surtout grâce au romantisme et à son engouement pour le moyen âge, que l'Eglise catholique reconquiert les positions perdues, avec F. Schlegel, J. Görres, Novalis qui préparent le terrain aux deux hommes sur lesquels l'auteur s'arrête le plus longuement : Georges Hermes et Jean-Adam Möhler.

Le premier (1775-1831) souleva un grand enthousiasme chez les jeunes par les cours professés à Bonn. Mais sa théologie finit par être condamnée par Grégoire XVI comme semi-rationaliste et entachée d'erreurs nombreuses. Sa méthode allant du doute à la certitude ne pouvait, aux yeux de l'Eglise, produire aucun bon fruit.

Möhler (1796-1836) inaugura une période nouvelle et condensa en sa doctrine les travaux des diverses écoles (Lucerne, Bamberg, Munich, Mayence, Tubingue). Professeur à Tubingue et à Munich, Möhler a laissé une *Symbolique* où se marient heureusement la spéculation et une connaissance approfondie de la patristique et de l'histoire.

L'ouvrage s'arrête là. Très clairement écrit, il se lit avec agrément. Le théologien protestant y apprend à connaître des hommes qu'il a intérêt à mieux connaître. Si parfois il est tenté de protester contre les jugements portés sur la théologie protestante, il doit reconnaître que, d'une manière générale, ces pages sont écrites sur un ton irénique et parfois animées d'un vrai souffle religieux.

D^r L. PERRIRAZ.